

Comment j'en vins à écrire

Harry Bernard

Confession « ad usum juventutis »

On me demande pourquoi j'écris, comment j'arrivai à écrire, ce qui contribua à ma formation ? Je ne réponds directement à aucune de ces questions. En marge, j'examinerai plutôt quelques idées, qui éclaireront sur un état de choses qui m'est à moi-même assez obscur.

A sept ans, je lis les fables de La Fontaine. A huit, je rêve d'un livre qui égalerait celui du maître. Je m'essaye même à quelques rimes et n'en attrape aucune. De cette époque date ma vocation littéraire, si je puis employer ces mots solennels. En ce temps-là, comme il est dit aux contes de fée, je vis en France auprès de mes parents, Canadiens français transplantés au pays de la lumière. Je commence d'épeler à Paris, au vieux collègue Rollin, et récite l'année suivante dans un lycée, à Soissons. Déjà le recueil du bonhomme est entre les mains des élèves. Le professeur explique *La Cigale et la Fourmi*, *Le Corbeau et le Renard*. Nous énonçons péniblement, selon la tradition. Le plaisir permis, à la maison comme à la classe, c'est de parcourir avec avidité ces vers inégaux, aux rimes inattendues, que nous redoutons d'apprendre par cœur. Maints passages m'échappent, et les préoccupations de l'auteur à l'endroit du Roi de France, du Dauphin, de tel seigneur à particule, me laissent froid. Je ne m'y attarde guère, préférant à la famille royale des bêtes qui m'étonnent par leurs sentiments humains.

Je tente aujourd'hui d'écrire, le moins odieusement possible. Journaliste, j'écris pour gagner mon pain, celui de ma famille, mais la besogne quotidienne ne s'apparente que de loin à la littérature. J'écris aussi pour moi-même, dans mes loisirs, et cela me donne un mal de chien. J'ai en horreur la banalité, le cliché, le lieu commun, l'épithète incolore, le mot-cheville qui ne signifie rien, et je les déniche à tous les détours de la phrase, comme les mauvaises herbes le long du sentier. Je remets alors sur le métier. J'élague, je coupe, je sarcle. Les résultats restent trop souvent médiocres. Mieux je connais, à mesure que je vieillis, les affaires de Flaubert ou des Goncourt, devant la page blanche. Écrire est difficile, et le français plus qu'une autre langue. Seuls les primaires ne s'en doutent pas.

La Fontaine suscite le goût des lettres. Maître qui vaut n'importe lequel. Il m'arrive de reprendre les *Fables*, et le vieux me révèle chaque

fois quelque chose. Comme d'ailleurs d'autres classiques, dont la langue émerveille. Je nomme Molière, Saint-Simon, Charles Perrault, celui des *Contes*. Quels joyaux recèle *Le Petit Poucet*, *La Belle au bois dormant* ! Enfants, nous y cherchions le merveilleux, l'illusion qu'ils procurent. Relisons-les pour le naturel et la clarté, la concision, la propriété du terme. Les auteurs de jadis restent inégalés. Ce n'est pas pour rien qu'ils survivent à l'épreuve des siècles.

Comme je le rappelle ailleurs¹, ma jeunesse connaît peu de stabilité. J'accompagne ma famille de France au Canada, puis aux États-Unis, deux ans plus tard. Je me trouve de nouveau sur le sol ancestral, assez tôt pour commencer à Saint-Hyacinthe mes études secondaires. A treize ans, j'ai déjà vécu dans quatre pays. Si l'Angleterre ne me marque point, l'ayant quittée quelques mois après ma naissance, les autres me laissent une somme confuse de souvenirs et d'impressions. Des années se passent à y mettre de l'ordre, chercher mon équilibre, découvrir ce que je suis et ce que je veux. Le goût des livres ne me quitte pas. Il y a ceux que je lis, ceux que je désire écrire. Les uns me troublent, ajoutant à mes incertitudes; les autres ne m'apparaissent pas nettement. Je vogue à la dérive. Il me semble que la littérature a tout épuisé, qu'aucun sujet ne reste à mettre en valeur. Entre temps, je trouve un manuel de prosodie. En marge de thèmes et versions, je rime des centaines de vers. Fatras dont il ne reste rien. Excellent exercice, le vers m'oblige cependant au mot juste, à la pensée ramassée. Le jour où Hugo m'apparaît, je brûle mes poèmes. Le jour où je lis Baudelaire, je déchire les vers inspirés par Hugo. Le jour où je prends contact avec les poètes néo-classiques, fils spirituels de Baudelaire, je redéchire. J'écris mal en vers, mais encore mieux, semble-t-il, qu'en prose. Ce que rien ne prouve. J'écris mal de toutes façons, croyant le contraire. Mes études terminées, j'aurai besoin de trois ou quatre ans de journalisme, de quelques amitiés un peu rudes, pour apercevoir nettement mes lacunes, tenter d'y suppléer.

Le journalisme me plie vers les réalités, m'habitue au jeu des idées. École incomparable pour l'écrivain. Je lis énormément, mais surtout des contes, des nouvelles, des romans. Comme Hugo et les romantiques me soulignent les richesses du vers, Maupassant m'initie à la prose nerveuse, dépouillée, sans fioritures. Maupassant, c'est le réalisme, et cette doctrine plaît à ma nature. Maupassant, c'est la formule, la technique depuis longtemps cherchée. Du réalisme au régionalisme, il n'y a qu'un pas. Quelques idées sommaires jaillissent: un roman est un roman, mais un roman, au Canada, sera canadien;

1. Adrienne CROQUETTE, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, 1939.

un roman ne s'écrit pas, même au Canada, si le romancier méconnaît son pays. Logiquement, le romancier canadien doit avoir à cœur de faire canadien. Théorie du nationalisme littéraire, à base de régionalisme, issu lui-même du réalisme. Ainsi exprimées, ces choses paraissent simples. Je me rendrai à vingt-cinq ans avant de les mettre à part, les tourner et retourner, en apercevoir les possibilités.

Au moment où je commence de voir clair, j'éprouve l'une des surprises de ma vie. Depuis quatre ans/déjà, je suis attaché à la rédaction du *Droit*. D'Ottawa j'écris à l'abbé Lionel Groulx, alors directeur de l'*Action française*, lui offre un article pour sa revue. Il m'en demande un second et je me sens grandir. Lui confiant un jour que j'achève un roman, il m'invite à lui soumettre le manuscrit. Au cours d'une conversation, il me tient à peu près ce langage:—*Votre roman se tient, vous conduisez assez bien le récit, mais votre français est déplorable.* Je demande des explications. Il m'en donne, qui ne flattent guère. Sans doute je possède une syntaxe élémentaire, mais ce que je sais paraît microscopique, en regard de ce que j'ignore. Je ne m'attarde pas à gémir sur moi-même, me remets à l'étude. L'un après l'autre je dévore les ouvrages de grammaire supérieure, les traités de philologie et de stylistique. Chaque heure m'apporte sa part de révélations. Si j'avais aujourd'hui des élèves, je leur indiquerais sans délai la route où je ne pus m'engager que tard. Je leur dirais comment ne pas écrire, et d'eux-mêmes ils trouveraient comment écrire. Que leur conseillerais-je? D'équilibrer la phrase; de bannir les mots creux et les platitudes; de remplacer la périphrase molle par le substantif approprié; de partir à la découverte des verbes français, autres que cette douzaine, les mêmes invariablement, qui nous embarrassent la bouche et la plume. Je les mettrais en garde contre le piège des auxiliaires parasites; la fausse magie des épithètes, qui ne valent qu'à la condition d'être expressives. Cette leçon, je la donnerais avant d'expliquer un texte ou d'aborder l'histoire littéraire. Il importe partout de commencer par le commencement.

Une vérité fort simple, ai-je noté, m'était apparue: pour ressortir, notre littérature se doit d'être canadienne. Mais comment cette littérature se caractérisera-t-elle, si les écrivains ignorent les mœurs, le milieu, les problèmes, la tournure d'esprit et le langage de leurs compatriotes? Comment montrer le paysage canadien, l'animer, lui donner vie, si l'on ne sait rien de la nature qui vibre et s'épanouit, chante et s'agite autour de nous? Comment exprimer l'âme canadienne, si l'on ne se penche sur elle? On me prie de me confesser, littérairement parlant, et je me confesse, au risque de passer pour égotiste. Par étapes, je me trace un programme. J'étudie d'abord l'histoire, non celle des batailles sanglantes et des dates glorieuses,

mais la petite histoire, celle-là qui s'intéresse aux hommes et aux modes d'existence. Dans les conversations de chaque jour, en marge des livres, je note les mots, locutions et tournures qui me paraissent du crû, et serviront à l'occasion. Mon métier de journaliste me permettant de voyager, j'absorbe tout ce que je peux du pays. Je me rends à l'est jusqu'à Percé, à l'ouest jusqu'à Vancouver et Victoria. Je séjourne dans les Laurentides, les Cantons de l'Est, la Beauce, quelques régions de colonisation de l'Abitibi. Je visite le nord de l'Ontario, la côte nord du fleuve, l'île d'Anticosti. Partout je me mêle au peuple. En Saskatchewan, je vois les fermes, les cultures, les habitations, questionne les *homesteaders* et les producteurs de blé. Dans le Haut Saint-Maurice, l'automne dernier, je vis deux semaines auprès des bûcherons; au cours d'une journée, je parcours seize milles de forêt, à pied dans les portages ou en canot sur les lacs.

Partout je tâche d'approcher, de toucher, de comprendre. Je regarde et interroge. Les réponses donnant peu de satisfaction, en ce qui regarde la flore et la faune, j'entreprends l'étude de la botanique et de la zoologie, dans ses diverses parties. Par goût et nécessité, je cours bois, champs et grèves. Sur le terrain, je m'oblige à nommer les oiseaux, les insectes, les plantes qu'il me semble découvrir. En compagnie de l'abbé Ovila Fournier, aujourd'hui professeur à l'Université de Montréal, je parcours l'hiver les bois qui s'étendent à l'arrière du Séminaire de Saint-Hyacinthe, et nous nous amusons à identifier les arbres par l'écorce. Je poursuis les poissons des rivières, je collectionne cailloux et champignons, je cherche des fossiles, je prépare avec l'abbé Fournier une centaine de planches d'herbier. Petit à petit, je me constitue de première main un bagage encore modeste de connaissances, que l'on ne trouve pas facilement dans les livres. Entre vingt-cinq et trente ans, je m'initie à ces sciences naturelles qui me répugnaient au collège, et sans aperçus desquelles le romancier écrit fatalement des insanités. Car le romancier doit tout savoir, ou à peu près.

Ce long labeur et cette préparation se rapportent à trois idées connexes: apprendre à écrire, comment écrire, de quoi écrire. Jusqu'à quel point j'ai réussi, je l'ignore. Il ne m'appartient pas de me juger, et d'autres s'en chargent d'ailleurs. De plus en plus, mon travail s'oriente dans le sens indiqué, selon les méthodes adoptées. Qu'il s'agisse de journalisme, de roman, de vulgarisation scientifique, de critique, un seul point de vue m'intéresse: le point de vue canadien-français. Même les études poursuivies dans l'interprétation des lettres américaines, et dont l'on trouvera trace en certaines revues, n'envisagent en définitive que de servir la littérature canadienne-française.

Écrire est difficile. N'y réussit pas qui veut. Ou plutôt l'on y réussit, dans une large mesure, à la condition de se donner de la peine.

Si les lettres canadiennes demeurent jeunes, dans le sens du balbutiement, de l'imperfection, la faute en appartient aux écrivains. La plupart d'entre eux restent insuffisamment instruits. Ils manquent de culture générale, de cette culture qui embrasse toutes choses. L'écrivain ne finit jamais d'apprendre. Le romancier en particulier, qui aborde tout dans l'agencement du récit. Le jeune homme qui désire devenir prêtre, médecin, avocat, étudie la théologie, la médecine ou le droit. Il se spécialise. Il appuie sur des bases la profession de demain. On n'en saurait dire autant, malheureusement, d'un grand nombre de nos écrivains. S'ils se croient des aptitudes, du talent, ils bâclent un bouquin, le portent chez l'imprimeur. Le résultat s'avère ordinairement mince, ce qui n'étonne pas. Il est en fonction de la préparation. Que récolter, quand on ne sème pas? Si je devais donner un conseil aux jeunes, je le condenserais en un mot: travaillez. Et je développerais: apprenez le français, l'histoire du pays, avivez en vous le sens de l'observation, familiarisez-vous avec la nature, ne cessez jamais d'acquérir. A moins de se plier à cette discipline, qu'on n'écrive pas. On n'ajouterait qu'au nombre des barbouilleurs, sans relever d'une fraction de ligne le niveau de nos lettres.

AUX ÉCONOMES, . . . INSTITUTIONS D'ENSEIGNEMENT!

Par l'entremise de son procédé d'impression

" PHOTO-LITHO "...

TREMBLAY & DION

vous offre le procédé

idéal pour : Réédition de volumes,
Reproduction de musique,
Formules et Graphiques,
Textes latins et grecs,
Illustrations et dessins,

pratique pour : Une foule d'autres travaux
d'impression commerciale.

VOUS AUREZ TOUT AVANTAGE A NOUS CONSULTER!

Edifice Laliberté, 274, Boulevard Charest, Québec.